

L'IDENTITÉ MAROCAINE ET LE CROISEMENT CULTUREL JUDÉO-ARABO-AMAZIGH DANS LE ROMAN « LE GOLEM DU VIEUX MELLAH » (2022) DE AZIZ BOUACHAMA

Jamal ALILOUCH

Professeur-formateur au CPAF/ CRMEF – Fès, Doctorant à la FLSH Saïs-Fès
(Université « Sidi Mohamed Ben Abdellah » de Fès, Royaume de Maroc)

alilouchjamal@gmail.com, <https://orcid.org/0009-0009-3604-1844>

« Le rapport à l'autre est aussi difficile à penser qu'un cercle carré
Et ce n'est pas parce que c'est difficile à penser que le cercle carré
Que je renoncerais à le penser » (Derrida et Labarriere, 1986, p. 86).

Abstract

This article deals with the Judeo-Arabo-Amazigh cultural intersection in the novel 'The Golem of the Old Mellah' by Aziz Bouachama. It highlights a euphoric symbiosis between these three components of Moroccan identity, which stands out for its uniqueness, diversity, and richness in civilizational, cultural, linguistic, and intercultural dimensions. The relationship that reconnects the narrator-character with the Jew Laaziz Ben Guigui serves as a good example of this coexistence and cohabitation linking Jew and Muslim (Amazigh and Arab). The text also emphasizes, on one hand, the phenomenon of religious fanaticism that easily influences and manipulates naive minds, and on the other hand, the figure of the moqadem who embodies an ambivalent identity; this protector who seems unable to contribute to the safety of the neighborhood, especially since the harm comes from his own son.

Keywords: identity, cultural mix, interaction, dimension, text

Rezumat

În articol, tratăm interacțiunea culturală iudeo-arabo-amazighă din romanul „Golemul din Vechea Mellah” de Aziz Bouachama. Evidențiem o simbioză euforică între aceste trei componente ale identității marocane, care se remarcă prin unicitatea, diversitatea și bogăția sa în dimensiuni civilizaționale, culturale, glotice și interculturale. Relația care reconectează personajul-narator cu evreul Laaziz Ben Guigui servește ca un bun exemplu al acestei coexistențe și coabitări care leagă evreul și musulmanul (amazighul și arabul). Textul subliniază, de asemenea, pe de o parte, fenomenul fanatismului religios care influențează și manipulează cu ușurință mințile naive și, pe de altă parte, figura moqadem-ului care întruchipează o identitate ambivalentă; acest protector care pare incapabil să contribuie la siguranța cartierului, mai ales că răul vine de la propriul său fiu.

Cuvinte-cheie: identitate, amestec cultural, interacțiune, dimensiune, text

Introduction

Cette contribution s'inscrit dans une approche anthropologique et d'analyse interculturelle qui consiste à aborder la question de l'identité marocaine à travers le discours romanesque. Pour ce faire, j'ai choisi de travailler sur un roman marocain d'extrême contemporain, intitulé « Le Golem du vieux du Mellah » de Aziz Bouachama.

L'identité marocaine est diverse, riche et variée. Elle embrasse plusieurs composantes : amazighe, arabe, sahraouie et juive. En effet, depuis l'Antiquité, le Maroc a toujours été une terre d'accueil, de rencontre et de croisement culturel de tous les peuples. Ainsi, la présence juive au Maroc ne date pas d'hier, elle est multiséculaire, car elle plonge ses racines dans un passé lointain. Il faut cependant souligner que L'histoire des Juifs marocains est désormais considérée comme une partie indissociable de l'identité marocaine. En effet, « L'ancienneté de la présence juive au Maroc est communément admise bien que peu de sources fiables l'attestent et que nous ne disposions que de simples suppositions et de quelques légendes pour l'affirmer. De ce fait, son origine ou son installation, tant en milieu rural qu'en milieu urbain, sont toujours difficiles à déterminer et à dater avec précision. Les historiens s'accordent pour établir que les juifs s'y seraient installés par vagues successives depuis l'Antiquité » (Sebag-Serfaty, 2004, pp. 43-54).

Force est de constater que l'une des composantes essentielles de l'identité d'un être humain est son identité culturelle. Ainsi, l'anthropologue libanais, Sélim Abou confirme que L'identité culturelle ne renvoie pas seulement au patrimoine, mais aussi et surtout à la culture qui l'a produit et qui ne peut donc s'y réduire. Selon lui, la culture est « l'ensemble des modèles de comportement, de pensée et de sensibilité qui structurent les activités de l'homme dans son triple rapport à la nature, à la société et au transcendant » (Abou, 1981).

La référence à la cohabitation culturelle judéo-arabo-amazighe traverse de bout en bout le roman « Le Golem du vieux du Mellah ». Celui-ci met en valeur cette symbiose euphorique entre ces trois composantes de l'identité marocaine qui fait l'exception par sa singularité, sa diversité et sa richesse sur les plans civilisationnel, culturel, linguistique et interculturel. Dans cette perspective notre étude jettera la lumière sur les jalons qui ont permis de fusionner de manière intéressante ce croisement culturel et ses retombées à l'intérieur de l'œuvre objet d'étude.

Le roman d'A. Bouachma dépeint minutieusement cette osmose longue et authentique entre les Juifs et les Musulmans à travers une culture matérielle partagée, le culte des saints, les sens de l'hospitalité, la culture musicale... L'équilibre d'un *modus vivendi* est assuré par le récit d'une belle et sincère amitié entre le narrateur musulman et Laaziz Ben Guigui, le seul Juif rescapé de l'exode massif de ses coreligionnaires, orphelin d'une communauté millénaire à tout jamais disparue. D'autres thèmes mettent en valeur cette cohabitation culturellement féconde telle que la superstition, le fanatisme religieux, la mémoire, le culte des saints et surtout le golem représenté par un moquadem, schizophrène inconvenant, piégé dans ses suspicions, avatar du rêve qui fait naître le golem pragois du Maharal, ce dernier est obsédé par le désir de protéger ses voisins contre les attentats meurtriers qui ont ré-

comment endeuillé Marrakech, Casablanca et le monde. Comment a-t-on fait pour le « golemiser » ? A-t-on recours à des formules cabbalistiques et à des incantations tirées du Zohar, du Sefer Yetzerah ou du Coran ? Peut-on imiter Allah sans encourir son courroux ? Bref, comme dans la légende juive, le golem-moqadem va se révolter contre son créateur imprudent et arrogant, devint incontrôlable et coupable de bien de prédatons dans ce ghetto-vieux mellah qu'il est censé protéger. Voulant à tout prix déjouer les complots qu'on trame dans le quartier contre la sécurité de l'État, cette inquiétante et pitoyable créature, ersatz de Messie protecteur du royaume bienheureux, ne voit pas que le danger pourrait venir de partout, de son propre fils, converti à l'islamisme radical.

Dès lors comment l'auteur traite-t-il de ce métissage culturel comme une condition sine qua non de la construction de l'identité marocaine ? Comment se manifeste-t-il dans le dialogue intercommunautaire ? Et comment analyser la figure du golem, légende ashkénaze appliquée au mellah ? je vais d'abord, dans un premier lieu, parler du croisement culturel arabo-judéo-amazighe dans ce roman qui met en exergue cette relation intercommunautaire qui s'est construite depuis la nuit des temps, puis du fanatisme religieux et ses impacts perniciox et malsains et enfin de l'image du Golem, incarnée par le moqadem du Mellah.

1. Manifestations du croisement culturel judéo-arabo-amazighe dans le roman

Dans l'affirmation ou la formation de son identité, la place éminente que prend la mémoire personnelle et familiale de l'individu ainsi que la mémoire culturelle et sociale de sa communauté de vie ou de sa communauté d'origine est plus qu'évidente. C'est une donnée psychosociale et socioculturelle qui forme pour la personne un nœud de régulation, d'intégration et de gestion aussi bien pour ses mouvements et pulsions du quotidien que pour les stratégies qu'il déploie à l'occasion d'options ou de décisions majeures. De même, pour tout groupe humain, sa mémoire collective, récente et ancienne, est un élément majeur dans l'idéologie et la mythologie qui fondent consciemment ou inconsciemment ses valeurs axiologiques et ses orientations de vie et déterminent du même coup ses options comme ses stratégies d'action.

Le personnage-narrateur Mehdi, employé dans une pharmacie, devenu borgne en perdant accidentellement un œil, ce personnage-narrateur dont la famille est d'origine amazighe s'installe au vieux Mellah avant la mort tragique du père, suite à un accident mortel : « Il était bien étrange qu'elle ne pût s'asseoir, comme nous trois, au premier rang d'une salle de classe, alors que feu mon père avait dû, afin de nous offrir une scolarité normale, quitter l'idyllique petite maison dans la ferme de Monsieur Pagnon et la paix euphorique des champs de blé et des vignes, pour le vieux Mellah dévoré par l'insalubrité et la violence » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 12).

Cette famille vient donc s'installer dans le vieux Mellah, faute de moyens pour se procurer d'un logement convenable. A l'instar de toutes les familles démunies de Meknès, elle est venue à ce Mellah pour remplacer les juifs qui l'ont quitté pour la terre sainte la Palestine après la défaite arabe : « Ce quartier, autrefois juif, s'était doucement vidé de Lihoud, tandis que dans la foulée, des musulmans très pauvres avaient pris tranquillement leur place, s'étaient acharnés à effacer toute trace des anciens locataires » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 88). Le père de Mehdi a travaillé pendant longtemps dans une ferme « d'un influent corrézien qui s'appelle Emile Pagnon, installé à Meknès vers les dernières années de la colonisation française du Maroc ». Cet ancien colon éprouve un grand attachement et un grand amour à la ville de Meknès à tel point qu'il lui arrivait rarement de la quitter pour se rendre à une autre ville, c'était militaire qui était obsédé par le souci de jeter sur le corps du peuple amazigh les habits étincelants du progrès et de l'hygiène. C'était aussi un homme marqué par les habitudes des Meknassis avec qui il vivait en parfaite symbiose. Sa nièce, Marie ou Meriem qui est, par la même occasion, la bien-aimée de Mehdi le borgne, le présente et le décrit ainsi : « Marié à une femme amazighe, il était, lui-même, devenu cheulh, parlant couramment la langue de sa femme et même la darija. Il lui arrivait rarement de quitter la ville et détestait se rendre à Rabat ou à Paris, « ces lointaines Babylone » ((A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 10). Sa nièce le décrivait comme l'ancre de tous les vices : « C'était un monarchiste républicain, se plaisait à répéter Myriam. En bon chrétien aux principes aussi rigides que les nombreux titres fonciers qu'il a acquis depuis son arrivée à Meknès dans les années trente, il s'est toujours préoccupé du sort des ouvriers marocains à qui il a voué un grand respect et avec qui il a partagé l'obsession taraudante de rendre à une ville, jadis capitale florissante d'un empire puissant, sa grandeur et sa prospérité » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, pp. 10-11). Ceci dit qu'en dépit de la colonisation et de ce qui en résulte, même les colons étaient influencés par la culture et la civilisation marocaine ce qui confère à cette identité marocaine un aspect particulier. Néanmoins, ce bienfaiteur français ou ce Nasrani, comme préfèrent les gens le surnommer qui s'habille en djellaba : « C'était lui qui avait construit un hôpital de gynécologie portant son nom. Après l'indépendance, il fut obligé de remettre les clés de l'établissement à l'État parce qu'il avait refusé l'idée de le privatiser » (ibidem).

Généralement nous pouvons dire que, la relation à autrui, ici le juif, s'évalue par rapport à l'acceptation ou au refus d'un code commun. De ce point de vue, contrairement aux autres familles marocaines résidant au Mellah après le départ de tous les juifs à l'exception de la famille des Ben Guigui. La famille des Ait Boujnane est la seule à pouvoir tisser une relation d'amitié avec cette famille juive des Ben Guigui. Cette dernière comprend

une vieille femme Yacot et son vieux fils Laaziz, l'ami intime de Mehdi. Le fils de la famille des Ait Boujnane qui, quant à elle, se compose de six membres (d'une grand-mère Yéma Izza, d'une mère Yema Rabbaha, de deux filles Najima et Aicha, et de deux garçons Said et Mehdi, le personnage narrateur).

Le personnage-narrateur dit à ce propos : « Laaziz et moi étions devenus de véritables amis. Les nuits d'été, il m'accompagnait dans le dédale des ruelles vers la place Lahdim où il adorait siroter un jus d'orange bien glacé. Il aimait aussi le grand bassin Swani où nos visages s'ouvraient, se détendaient, redevenaient, en l'espace de quelques minutes, illuminés et confiants » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 93).

Laaziz, le fils unique, vivait avec sa mère Mi Yacot après la mort du père qui était cordonnier : « son père Ben Guigui, le cordonnier, qui, contrairement à ses coreligionnaires, n'avait pas quitté sa ville, préférant mourir paisiblement dans son échoppe à Bérîma, une chaussure entre les mains, la tête appuyée sur son enclume en fer, le visage auréolé de bonheur et l'âme en paix » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 89).

Le père de la famille Ben Guigui avait refusé de quitter Meknès malgré la pauvreté dans laquelle il sombrait. Il en était fier d'appartenir à cette civilisation marocaine séculaire, il incarne la présence juive au Maroc. Au demeurant, à un temps fort récent, les juifs peuplaient tous les Mellahs dans les villes et toutes les vallées dans les campagnes de l'Atlas marocain mais aujourd'hui tous ces lieux sont vides. In fine, cette famille Ben Guigui fait l'exception par sa décision de rester sur cette terre-mère malgré les mauvaises conditions dans lesquelles elle a vécu mais elle en a pleinement assumé sa décision. Il est à noter que cette présence n'a pas été altérée par les différents changements qu'a connus la société marocaine dans un temps où la mondialisation a tout dénaturé. Dans ce sens Kh. Zekri note que « cette mondialisation ne cesse de produire des mutations qui touchent les fondements du paradigme généalogique. Elle dérègle l'éthique de la rencontre puisque le déracinement qu'elle engendre remet en question l'idée de souveraineté et précarise les singularités identitaires. Elle produit également une division dans le commun de la communauté. Le métissage des identités et l'hybridation des imaginaires esthétiques permettent certes de repenser ce commun divisé, mais génèrent aussi des blessures qui conduisent de plus en plus au repli sur soi » (Zakri, 2006, p. 21).

La symbiose culturelle judéo-arabo-amazighe a également touché plusieurs domaines parmi lesquels on trouve le domaine musical. Certes, les populations juives se colorent de la culture dans laquelle elles se trouvent planter. Dans ce même ordre d'idées N. Sebag-Serfaty explique que « les populations juives, soudées à cette civilisation (en l'occurrence ici marocaine) avaient rapidement adopté une part importante de la culture du groupe ma-

journalière comme la langue, la musique ou le folklore qu'elles considéraient comme des marqueurs symboliques de la frontière délimitant à la fois leur intégration et leur distanciation identitaire. Au Maroc, juifs et musulmans ont coexisté dans la sphère sociale pendant tous ces longs siècles en évitant de leur mieux d'empiéter sur les cercles privés respectifs » (Sebag-Serfaty, 2004, p. 43).

Il ressort de cette citation, et les arguments à l'appui, que la fusion entre les deux communautés juive et musulmane au Maroc était un exemple de cohabitation et de coexistence où l'une respecte ses limites tout en gardant le propre de sa culture. En effet, Le malhoun constitue ce commun patrimonial entre les deux communautés. Le personnage-narrateur évoque de grandes figures de malhoun musulman et juif. Si la maman et la grand-mère de Mehdi (le narrateur-personnage) ont un grand penchant envers Houcine Toulali « la voix envoûtante du Cheikh Mowjo, inconnu des passionnés musulmans du malhoun, servait de fond sonore. Jamais Yéma Rebha et Yéma Izza n'écouteront ce chanteur ihoudi contre qui elles pourraient avoir une opinion méprisante. Elles raffolaient plutôt d'El hadj Houcine Toulali dont la voix était accréditée par Allah ». En revanche la mère de Laaziz adorait par contre les chansons de cheikh Mwijo, une légende du malhoun juif. Si les musulmans chantaient le malhoun pendant les fêtes de mariage ou autre les juifs par contre l'utilisent dans un sens liturgique.

La coexistence et le bon voisinage sont l'emblème de cette relation qui a caractérisé les deux communautés juive et musulmane au niveau du partage des valeurs humaines. Le rapprochement culturel se manifeste même dans un rapprochement phonique entre le juif *L-aziz* et le prénom de l'auteur *Aziz*.

Un autre cas de figure où se dévoile tout un système de valeurs intercommunautaire dans ce roman est l'épisode de la mort de la mère Laaziz, Mi Yacot, qui a été considéré comme un message fort de consolation, de solidarité et de tolérance.

Les valeurs, dans ce sens, servent donc à désigner « des idéaux ou principes régulateurs des meilleures fins humaines, susceptibles d'avoir la priorité sur toute autre considération. ». Une société va déterminer des critères liés à la collectivité, qui impliqueront un système de valeurs devant être reconnu par les citoyens qui la constituent. Ces valeurs permettent de définir les conduites, les obligations et l'évaluation des actes. Toutefois, quoiqu'acceptant le système de valeurs d'une société, le cadre privé peut s'organiser autour d'un système différent. Ces deux systèmes ne peuvent être en opposition, ils doivent posséder les mêmes principes fondateurs.

D'autres aspects importants relevant de certaines pratiques communes des deux familles marocaines Ait Boujnane et Ben guigui concernent essentiellement la superstition et le culte des saints. Comme le confirme le narrateur-personnage lui-même, « Ma mère et ma grand-mère, à l'instar de Mi

Yacot, avaient un culte pieux pour tous les saints du pays. Lors de nombreux moussem, elles redoublaient de piété. Des superstitions extravagantes berçaient leurs esprits pusillanimes et crédules. À une époque où elles se sentaient fragiles et seules après mon accident, il ne leur eût pas déplu d'imaginer que le saint de Meknès pût rendre la vie à mon œil borgne » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 92).

Si la famille des Ait Boujnane incarne par excellence ces pratiques superstitieuses surtout en ce qui concerne le personnage de Aïcha, une divorcée qui était mariée à l'un des fils de Moqadem, souffre d'une épilepsie alors que la famille croyait qu'elle était victime d'un incube juif. Mi Yocot la vieille femme juive croyait elle-aussi à la superstition étant donné qu'elle est épuisée par son infertilité, elle avait demandé la rescousse du « saint à l'arbre », qui lui avait apparu dans son rêve lui annonçant la bonne nouvelle, la naissance d'un enfant béni.

2. La figure du Moqadem

L'image de Golem donnée au Moqadem est à la fois péjorative et significative dans la mesure où ce dernier était le cerbère du quartier. Il passait tout son temps à exercer son autorité sur les gens : « Tel un roitelet de la surveillance et de la corruption, il régnait sur un royaume déchu où les sujets vivaient dans le désarroi et la servitude volontaire. C'était un informateur averti et inconvenant, il n'avait de compte à rendre qu'à ses supérieurs. Comme un chien, il surveillait ses voisins d'un air méfiant, babines retroussées, yeux luisants. Jour et nuit, cet être, dénué de toute humanité, pontifiait dans le quartier, s'immisçait sournoisement dans toutes les affaires de ses voisins » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 16).

Ce moqadem était donc doté d'ubiquité, il passait tout son temps à surveiller les deux Mellahs l'ancien et le nouveau. Parmi les tâches dont il était également chargé est de protéger la famille juive des Ben Guigui. « Les voisins musulmans avaient renoncé à côtoyer ces deux importunes créatures qui requéraient la présence vigilante de quelques policiers en civil et surtout du puissant moqadem du quartier » (A. Bouachma, *Le Golem du vieux Mellah*, p. 99).

Le fils des juifs Laaziz déambulait toutes les ruelles des deux quartiers c'est pourquoi le moqadem le guettait partout où il se rendait bref il devenait son ombre « Respectant à la lettre les consignes de ses supérieurs, le golem du vieux Mellah (moqadem) suivait l'ombre de Laaziz à la trace et la cadence du souffle de ce dernier était sa musique intérieure » (ibidem).

La présence quotidienne du moqadem ne passe pas sous silence dans la mesure où il est au courant de ce qui se passe à l'intérieur de son territoire. Ce qui est frappant chez ce moqadem (le golem du vieux Mellah) outre sa fonction administrative, il présidait un groupe des Aïssaoua, cette passion

dont il faisait preuve lui a permis de regrouper tous les délinquants et les ratés du quartier et mérite de ce fait le titre de moqadem dans les deux sens du terme.

3. Le fanatisme religieux

Reste maintenant à mettre au clair ce fanatisme religieux qui commence à gagner du terrain dans le Mellah. Des jeunes qui sont convertis à l'islam radical sont généralement issus des milieux défavorisés et faciles à manipuler. Deux personnages incarnent ce fanatisme religieux dans le roman, il s'agit de Nouredine le fils du moqadem et Saïd le frère du personnage-narrateur. En fait le premier portait des explosifs, il s'est explosé « Une forte explosion retentit et me propulsa contre un mur » le second Saïd qui est parti en Syrie pour rejoindre les camps de Daech « Ce que le crétin ignorait c'était que cette croisade des temps modernes n'était que des machinations ourdies par des États puissants et que les jeunes djihadistes, qu'ils utilisaient, n'étaient que de simples instruments ». Mehdi, le personnage-narrateur, s'étale sur le devenir de son frère Saïd qui a récemment rejoint les rangs des djihadistes en Syrie, qu'advient-il de lui ? lui qui a vécu une vie simple à Meknès il s'est transformé d'un seul coup à un djihadiste impitoyable. Ces fanatiques qui croient avoir raison en défendant certaines convictions au nom de Dieu sont manipulés d'une façon horrible à semer la terreur entre les gens. A l'instar du frère du narrateur, nombreux sont les jeunes qui sont attirés par des séducteurs démagogues et par d'érotomanes religieux tout en leur montrant la vie en rose une fois qu'ils se trouvent parmi les djihadistes dans les camps, ils commencent à terroriser les populations.

J. Habermas écrit concernant le terrorisme : « Du point de vue moral, un acte terroriste, quels que soient ses mobiles et quelle que soit la situation dans laquelle il est perpétré, ne peut être excusé en aucune façon. Rien n'autorise qu'on « tienne compte » des finalités que quelqu'un s'est données pour lui-même pour ensuite justifier la mort et la souffrance d'autrui. Toute mort provoquée est une mort de trop » (apud El Ouazzani, 2021).

Ceci dit qu'il n'est pas admissible de tuer des vies des personnes innocentes pour la simple raison qu'on est différent d'elles ou pour quelle autre raison. Rien ne permet de massacrer les gens ou comme dirait Habermas « la vie contre la vie ». Autrement dit rien ne justifie les crimes contre l'humanité quel que soit le motif qui est derrière.

Conclusion

En guise de conclusion, nous décelons de ces « tribulations » du narrateur-personnage du vieux Golem du Mellah que l'Histoire dite officielle est, pour Aziz Bouachama fabriquée de toute pièce par le système préétabli afin d'asseoir sa domination. Nous soulignons cette volonté de l'auteur de réaliser une sorte d'historicisation par le biais de la fiction : « Le récit, la fiction et le romanesque deviennent ainsi une façon d'écrire l'Histoire, mais une His-

toire autre, que nous ne retrouvons guère dans les textes historiques qui portent le label de l'institution » (Baida, apud Elqadery, 2023).

Au terme de ce travail qui aura permis de connaître de quelle manière certains romanciers marocains ont exploité les ressources de la création littéraire fictionnelle pour traiter l'une des questions les plus nodales de notre temps, l'identité. Comme le note A. Chiguer, A. Bouachma, « auteur traits d'union...amazighe-juif-arabe... peut-il signer son projet d'écriture (réécriture) autrement qu'en un inguérissable et heureux exilé de la littérature ? L'urgence ne consiste pas à habiter (ré-habiter), toujours au présent, le Mellah en étant soi-même et autre, mémoire et oubli ? Devant les incessants et obsessionnels retours dits absolument originaires et définitivement fidèles à la « Terre Promise », la plasticité romanesque, qui nous révèle Mellah et/ou Golem figure réelle et imaginaire, fictive et archivistique, agit (est agie) grâce aux matériaux hétéroclites d'une fabrique littéraire dont l'hypothèse animant sa quête et son essai d'enquête résilients se déploie entre appartenances, exils et égarement » (Chiguer, 2023).

Références

Abou, S. (1981). *L'identité culturelle*. Edition Anthropos.

Chiguer, A. (2023). *Le Golem du vieux Mellah d'Aziz Bouachma. Essai de résilience*. Albayane, 09/05/2023.

Derrida, J., Labarriere, P.-J. (1986). *Altérités*. Editions Osiris.

El Ouazzani, A. (2021). *Dans la peau des terroristes. La représentation du terrorisme dans le roman marocain à l'aube de XXI^e*. Editions l'Harmattan.

Elqadery, A. (2023). *La (ré)écriture de l'histoire dans le roman marocain d'expression française. Devoir de mémoire, engagement et interculturalité*. Editions l'Harmattan.

Sebag-Serfaty, N. (2004). Histoire et identité des Juifs au Maroc : des siècles d'altérité paradoxale. In: *Horizons Maghrébins, le droit à la mémoire*, 50.

Zafrani, H. (2010). *Deux mille ans de vie juive au Maroc*. Casablanca.

Zakri, Kh. (2006). *Fictions du réel, modernité romanesque et écriture du réel au Maroc 1990-2006*. Editions l'Harmattan.

Texte

Bouachma, A. (2022). *Le Golem du vieux Mellah*. Editions Afrique orient.